

— Et que vais-je devenir ?  
 — Cela te regarde !  
 — Enfin, puisque je suis libre...  
 reprit Pygmalion, qui en revenait toujours là.  
 — Ça ne suffit point, paraît-il !  
 — Dites-moi alors ce qu'il faut faire, Monsieur Perry !  
 — Ce qu'il faut faire ? Tiens, écoute, ... et suis mon raisonnement, si tu en es capable.

— Je le suis.  
 — Tu es affranchi, n'est-ce pas ?  
 — Oui, certes, Monsieur Perry, et je vous le répète, j'ai mon acte d'affranchissement dans ma poche.  
 — Eh bien, déchire-le !  
 — Jamais !  
 — Alors, puisque tu refuses, je ne vois plus qu'un moyen, si tu veux rester dans le pays.

— Lequel ?  
 — C'est de changer de couleur, imbécile ! Change, Pyg, change !  
 — Quand tu seras devenu blanc, tu auras le droit de demeurer à Camdless-Bay ! Jusque-là, non !

Le régisseur, enchanté d'avoir donné cette petite leçon à la vanité de Pyg, lui tourna les talons. Pyg resta d'abord tout pensif. Il ne voyait bien, ne plus être esclave, cela ne suffisait pas pour conserver sa place. Il fallait encore être blanc. Et comment diable s'y prendre pour devenir blanc, quand la nature vous a fait d'un noir d'ébène !

Aussi, Pygmalion, en retournant aux communs de Castle-House, se grattait-il la peau à s'arracher l'épiderme.

Un peu avant midi, James Burbank et Edward Carrol étaient de retour à Castle-House. Ils n'avaient rien vu d'inquiétant du côté de Jacksonville. Les embarcations occupaient leur place habituelle, les

unes amarrées aux quais du port, les autres mouillées au milieu du chenal. Cependant, il se faisait quelques mouvements de troupes de l'autre côté du fleuve. Plusieurs détachements de confédérés s'étaient montrés sur la rive gauche du Saint-John, se dirigeant au nord vers le comté de Nassau. Rien encore ne semblait menacer Camdless-Bay.

Arrivés sur la limite de l'estuaire, James Burbank et son compagnon avaient porté leurs regards vers la haute mer. Pas une voile n'apparaissait au large, pas une fumée de bateau à vapeur ne s'élevait à l'horizon, qui indiquât la présence ou l'approche d'une escadre. Quant aux préparatifs d'une défense sur cette partie de la côte floridienne, ils étaient nuls. Ni batteries de terre, ni épaulements. Aucune disposition pour défendre l'estuaire. Si les navires fédéraux se présentaient, soit devant la crique Nassau, soit devant l'embouchure du Saint-John, ils pourraient y pénétrer sans obstacle. Seulement, le phare de Pablo se trouvait hors d'usage. Sa lanterne démontée ne permettait plus d'éclairer les passes. Toutefois, cela ne pouvait gêner l'entrée de la flottille que pendant la nuit.

Voilà ce que rapportèrent M. Burbank et Carrol, quand ils furent de retour pour le déjeuner. En somme, circonstance assez rassurante, il ne se faisait à Jacksonville aucun mouvement de nature à donner la crainte d'une agression immédiate contre Camdless-Bay.

— Soit ! répondit M. Stannard. Ce qui est inquiétant, c'est que les navires du commodore Dupont ne soient pas encore en vue ! Il y a là un retard qui me paraît inexplicable !

— Oui ! répondit Edward Carrol. Si cette flottille a pris la mer avant-hier, en quittant la baie de Saint-Andrews, elle devrait maintenant être au large de Fernandina !

— Le temps a été très mauvais depuis quelques jours, répliqua James Burbank. Il est possible, avec ces vents d'ouest qui battent en côté, que Dupont ait dû s'éloigner au large. Or, le vent a calmé ce matin, et je ne serais pas étonné que cette nuit même...

— Que le ciel t'entende, mon cher James, dit Mme Burbank, et qu'il nous vienne en aide !

— Monsieur James, fit observer Alice, puisque le phare de Pablo ne peut plus être allumé, comment la flottille pourrait-elle, cette nuit, pénétrer dans le Saint-John ?

— Dans le Saint-John, ce serait impossible, en effet, ma chère Alice, répondit James Burbank. Mais, avant d'attaquer ces bouches du fleuve, il faut que les fédéraux s'emparent d'abord de l'île Amélia, puis du bourg de Fernandina, afin d'être maîtres du chemin de fer de Cedar-Kez. Je ne m'attends pas à voir les bâtiments du commodore Dupont remonter le Saint-John avant trois ou quatre jours.

— Tu as raison, James, répondit Edward Carrol, et j'espère que la prise de Fernandina suffira pour forcer les confédérés à battre en retraite. Peut-être même, les milices abandonneront-elles Jacksonville sans attendre l'arrivée des canonnières. Dans ce cas, Camdless-Bay ne serait plus menacé par Texar et ses émeutiers...

— Cela est possible, mes amis ! répondit James Burbank. Que les fédéraux mettent seulement le pied sur le territoire de Floride, et il n'en faut pas davantage pour ga-

rantir notre sécurité ! — Il n'y a rien de nouveau à la plantation ?

— Rien, Monsieur Burbank, répondit miss Alice. J'ai su par Zermah que les noirs avaient repris leurs occupations dans les chantiers, les usines et les forêts. Elle assure qu'ils sont toujours prêts à se dévouer jusqu'au dernier pour défendre Camdless-Bay.

— Espérons encore qu'il n'y aura pas lieu de mettre leur dévouement à cette épreuve ! Ou je serai bien surpris, ou les coquins, qui se sont imposés aux honnêtes gens par la violence, s'enfuiront de Jacksonville, dès que les fédéraux seront signalés au large de la Floride. Cependant, tenons-nous sur nos gardes. Après déjeuner, Stannard, voulez-vous nous accompagner, Carrol et moi, pendant la visite que nous désirons faire sur la partie la plus exposée du domaine ? Je ne voudrais pas, mon cher ami, qu'Alice et vous fussiez menacés de plus grands périls à Castle-House qu'à Jacksonville. En vérité, je ne me pardonnerais pas de vous avoir fait venir ici, au cas où les choses tourneraient mal !

— Mon cher James, répondit Stannard, si nous étions restés dans notre habitation de Jacksonville, il est vraisemblable que nous y serions maintenant en butte aux exactions des autorités, comme tous ceux dont les opinions sont anti-esclavagistes.

— En tout état de choses, Monsieur Burbank, ajouta miss Alice, quand même les dangers devraient être plus grands ici, ne vaut-il pas mieux que nous les partagions ?

— Oui, ma chère fille, répondit James Burbank. Allons ! j'ai bon espoir, et je pense que Texar n'aura pas même le temps de mettre à

exécution son arrêté contre notre personnel !

Pendant l'après-midi, jusqu'au dîner, James Burbank et ses deux amis visitèrent les différents baraquements. M. Perry les accompagnait. Ils purent constater que les dispositions des noirs étaient excellentes. James Burbank crut devoir appeler l'attention de son régisseur sur le zèle avec lequel les nouveaux affranchis s'étaient remis à leur besogne. Pas un seul ne manquait à l'appel.

— Oui !... oui... répondit Perry. Il reste à savoir comment la besogne sera faite maintenant !

— Ah ça, Perry, ces braves noirs n'ont pas changé de bras en changeant de condition, je suppose ?

— Pas encore, Monsieur James, répondit l'entêté. Mais bientôt vous vous apercevrez qu'ils n'ont plus les mêmes mains au bout des bras...

— Allons donc, Perry ! répliqua gaiement James Burbank. Leurs mains auront toujours cinq doigts, j'imagine, et, véritablement, on ne peut leur en demander davantage !

Dès que la visite fut achevée, James Burbank et ses compagnons rentrèrent à Castle-House. La soirée se passa plus tranquillement que celle de la veille. En l'absence de toute nouvelle venue de Jacksonville, on s'était repris à espérer que Texar renonçait à mettre ses menaces à exécution, ou même que le temps lui manquerait pour les réaliser.

Cependant des précautions sévères furent prises pour la nuit. Perry et les sous-régisseurs organisèrent des rondes à la lisière du domaine, et plus spécialement sur les rives du Saint-John. Les noirs avaient été prévenus de se replier